

BRANDT John Rasmus, IDDENG Jon W. (éd.), *Greek and Roman Festivals: Content, Meaning, and Practice*, Oxford, OUP, 2012, 1 vol. 14 x 22, xviii + 408 p., fig. ds t.

Cet ouvrage collectif réunit les actes d'un séminaire international tenu en 2006 à Bergen, Norvège, sur le thème «What is a Festival?». Il comporte 12 contributions en anglais, chacune suivie d'une bibliographie particulière, précédées d'une introduction et suivies d'un index général. La parution du livre suit de près celle du septième volume du *Thesaurus Cultus Et Rituum Antiquorum* (The J. Paul Getty Museum, Los Angeles), publié en 2011 et intitulé *Festivals and Contests*. Toutefois, contrairement à l'objectif encyclopédique du *ThesCRA*, qui vise à produire un exposé aussi systématique et exhaustif que possible sur le sujet, le volume recensé ici poursuit une démarche plus hétérogène : les contributions proposent tour à tour des cas d'étude particuliers ou des réflexions plus générales sur le thème. Elles n'en sont pas pour autant complètement disjointes et s'articulent autour de divers concepts, synthétisés dans l'introduction des deux éditeurs selon les polarités suivantes (p. 1-10) : synchronie – diachronie ; contenu – forme ; sacré – séculaire ; mémoire – identité ; individu – collectivité.

Une première série d'articles adopte un point de vue généralisant ou méthodologique. La contribution de J. W. Iddeng (p. 11-37) est une réflexion sur la signification du terme — anglais en l'occurrence — « festival » dans les contextes grec et romain. Face à la difficulté de concevoir une définition exhaustive qui soit valable pour tous les types de fêtes à toutes les périodes, l'a. privilégie une approche « polythétique », compilant une série de caractéristiques récurrentes, mais qui ne sont en aucun cas indispensables, ni suffisantes. Prenant comme point de départ la description d'une fête en Palestine par Sozomène (*Histoire ecclésiastique* II, 4, 2-5), W. Burkert (p. 39-51) met en évidence une série de traits communs aux fêtes dans l'Antiquité. Centré sur le monde grec, l'article de S. des Bouvrie (p. 53-93) propose une lecture anthropologique des fêtes, en prenant comme exemple particulier les *Olympia* et les *Heraia* à Olympie, et les Dionysies à Athènes. J. R. Brandt (p. 139-198) insiste sur la distinction entre les concepts de « contenu », étroitement lié aux préoccupations d'ordre sociétal, et de « forme », plus facilement sujette aux modifications. Sa contribution, qui tente une double approche synchronique et diachronique, illustre l'apport des sources matérielles, en établissant un dialogue entre

la céramique et les vestiges archéologiques. Du côté du monde romain, enfin, J. Rüpke (p. 305-322) propose quelques considérations à propos de l'évolution des fêtes religieuses sur une longue période de temps, celle de la République : à partir du milieu du IV^e s. av. n. ère viennent s'ajouter aux rituels anciens des fêtes de grande ampleur qui mettent en place diverses stratégies afin d'attirer un large public et d'établir un processus de communication plus complexe, qui deviendra la norme sous l'Empire. Ce phénomène est significatif de l'importance croissante du rôle politique de la religion.

Les transformations encourues par les fêtes au fil du temps constituent par ailleurs l'une des thématiques récurrentes de l'ouvrage. Ainsi, la contribution de G. Ekroth (p. 95-137) donne une description dynamique de l'introduction et de la place du culte de Pélops dans les *Olympia*. L'originalité de son approche sur ce sujet tient à une grande prise en considération des vestiges archéologiques, notamment des fouilles récentes à Olympie. Ceux-ci permettent de conclure à une apparition du héros dans le courant du VI^e s. av. n. ère au sein d'un programme culturel déjà existant, soit plus tardivement que ce que pourraient suggérer les récits mythiques. En premier lieu associé aux concours athlétiques et aux banquets, le culte de Pélops aurait, selon l'hypothèse de l'a., revêtu une dimension plus politique à la suite du synécisme d'Élis dans les années 470 et son rôle en tant que héros fondateur en aurait été accentué. À l'époque romaine, finalement, les aspects funéraires de ce culte héroïque auraient été soulignés de manière plus insistante, comme l'indique le témoignage de Pausanias.

J. Neils, à son tour, étudie l'évolution des Panathénées à Athènes dans le courant du V^e s. (p. 199-215). Parmi les innovations de cette période, l'a. identifie une importance croissante de la cavalerie, l'instauration d'une course de chars, un rôle plus important des femmes et, peut-être, l'offrande du *peplos*. À défaut de sources textuelles contemporaines, elle se fonde sur l'iconographie de la céramique attique et de la frise du Parthénon, qu'elle interprète comme un important vecteur permettant de légitimer autant ces innovations rituelles que les stratégies politiques et militaires mises en œuvre à l'époque.

C'est sur un phénomène apparu à l'époque hellénistique que porte l'article de K. Buraselis (p. 247-265) : l'intégration de célébrations en

l'honneur des souverains au sein de certaines fêtes traditionnelles des cités grecques. Ce changement, bien perceptible dans la dénomination — le nom de la fête dérivé du roi est ajouté au nom originel —, pouvait prendre la forme d'une simple « annexe » aux célébrations, qui étaient ainsi prolongées d'un ou plusieurs jours, ou, dans certains cas, d'une réorganisation plus importante. L'a. compare très justement ce phénomène à celui des *synmaoi theoi* : de la même manière que les dieux de la cité accueillent les rois dans leurs sanctuaires ou leurs temples, les fêtes traditionnelles pouvaient également intégrer les hommages qui leur étaient rendus. K. B. met bien en évidence le caractère très dynamique d'un processus relativement simple à mettre en place et d'une durée parfois très limitée en fonction des aléas de l'histoire et des intérêts politiques de la cité.

C'est d'une tout autre problématique que traite l'article de S. Scullion (p. 217-245), celle d'une distinction éventuelle entre le caractère sacré ou séculaire des différentes composantes des fêtes grecques. L'a. prend ici pour exemple le cas des liturgies des concours théâtraux et chorales à Athènes et conclut, au terme d'une analyse soignée des témoignages des orateurs, que ces activités liturgiques n'étaient pas revêtues d'un caractère religieux particulier. Il plaide ainsi pour une plus grande considération envers ces questions, dont la pertinence n'a pas toujours été reconnue dans la littérature scientifique.

Les trois contributions restantes, centrées sur le monde romain, adoptent chacune une méthode différente. C. Smith (p. 267-288) prend en ligne de mire une fête particulière, celle des *Feriae Latinae*, d'interprétation complexe, pour tenter d'en dégager la signification et l'évolution au fil du temps : réunissant les cités latines à Albe la Longue, ces célébrations seraient essentiellement liées aux préparatifs avant la guerre. Alors qu'elles représentaient à l'origine une manière de préserver la stabilité des diverses communautés locales, elles auraient pris progressivement, au fur et à mesure de l'expansion de l'empire, le rôle d'un symbole de la cohésion entre Rome et ses diverses alliées.

J. Scheid (p. 289-304) opte pour l'analyse d'un ensemble de fêtes au sein d'un espace géographique délimité, en l'occurrence le Forum Boarium. Cette méthode lui permet de mettre en lumière un réseau de significations sous-jacentes et relatives à l'identité de Rome et à sa fondation, reposant sur une opposition entre les genres. Cette polarité est représentée, d'une part, par la figure d'Hercule, dont les cultes, réservés aux hommes, concernent

l'heureuse issue d'entreprises masculines et la civilisation des premiers habitants (p. 297), et, d'autre part, par les divinités féminines qui l'entourent, dont les cultes, réservés aux matrones, sont notamment en relation avec les naissances et la fertilité du sol.

M. Beard (p. 323-362) clôt ce volume par une version revue d'un article déjà publié par ailleurs, mais relativement confidentiel (« The Roman and The Foreign: The Cult of the "Great Mother" in Imperial Rome », N. Thomas, C. Humphrey [éd.], *Shamanism, History, and the State*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994, p. 164-190). Tout en mettant en évidence les difficultés méthodologiques inhérentes à la tentative de reconstruction du déroulement des rituels sur base de sources forcément lacunaires et partielles, l'a. s'attache davantage à leur représentation dans la culture et la littérature. Ainsi, à propos de la Grande Mère, importée d'Asie Mineure à Rome en 204 av. n. ère, elle souligne la tension entre le rejet d'un culte perçu comme profondément étranger et contraire aux valeurs romaines traditionnelles, et son intégration dans la société romaine. Cette tension participe, selon l'hypothèse de l'a., « par la négative » à la définition et à la réaffirmation de l'identité romaine et de ces mêmes valeurs traditionnelles.

En conclusion, le lecteur pourra peut-être s'interroger sur un postulat de départ qui consiste à envisager ensemble les mondes grec et romain au sein d'un même ouvrage, sans que soit abordée la question de la spécificité de chaque culture, du point de vue étudié. L'expression « Graeco-Roman festivals » est ainsi utilisée de manière récurrente aussi bien dans l'introduction des éditeurs que dans le chapitre de définition de J. W. Iddeng. Qu'elle soit pertinente ou non, cette question aurait mérité, semble-t-il, une brève discussion. Cette remarque n'enlève rien au caractère très stimulant de la plupart des contributions dont la diversité d'approches correspond bien à la complexité de l'objet d'étude, qui peut véhiculer un réseau multiple de significations et subir de nombreuses variations au fil du temps, en fonction du contexte historico-politique dans lequel il s'insère. En cela, les fêtes grecques et romaines constituent un point de référence fondamental pour l'étude et la compréhension des polythéismes anciens, autant que de la société qui les a produites.

Stéphanie PAUL,

Chargée de recherches F.R.S.-FNRS,
Université de Liège, Sciences de l'Antiquité,
7, place du XX-Août,
B-4000 Liège.
s.paul@ulg.ac.be